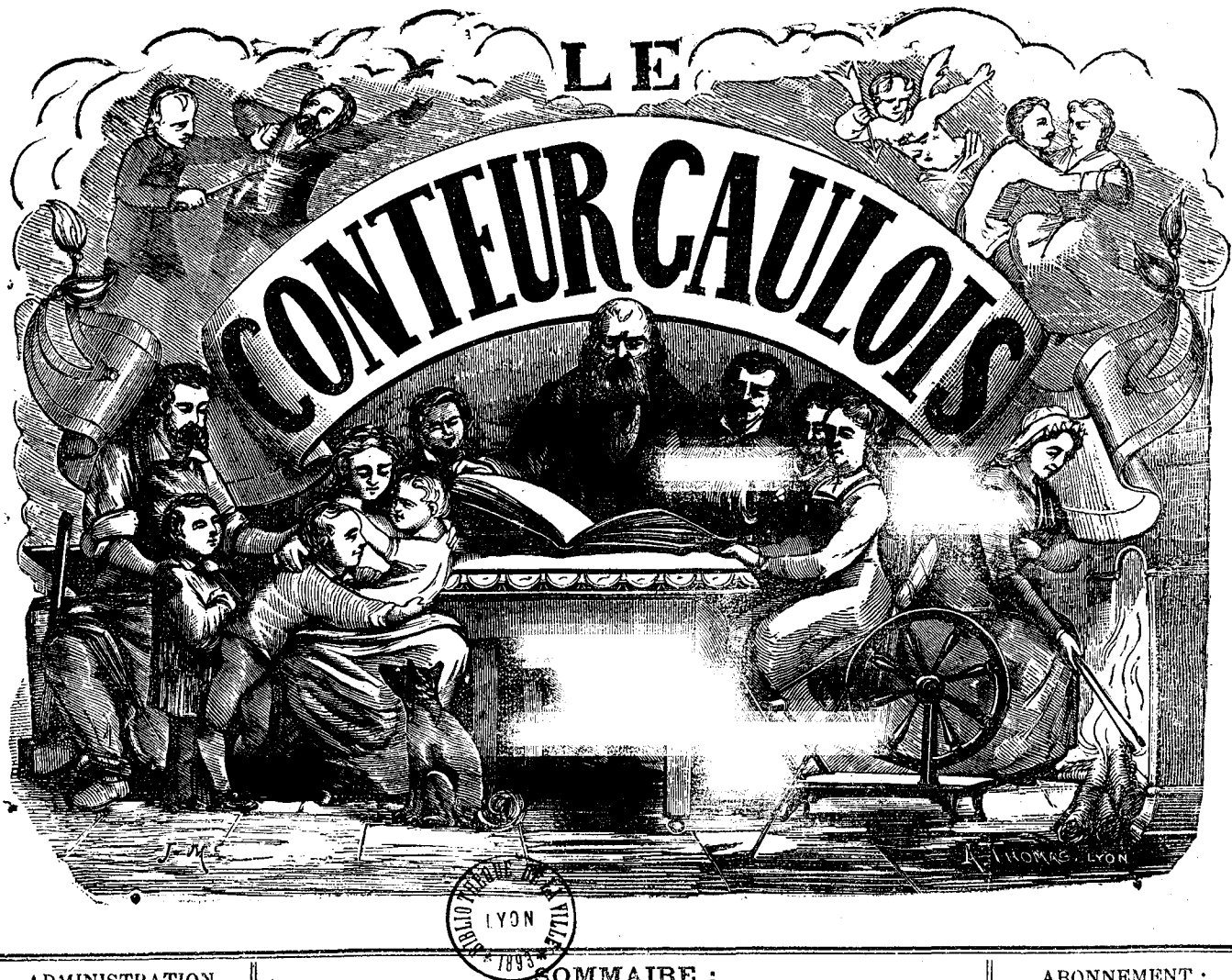




ADMINISTRATION
6, quai de la Guillotière, 6
VENTE EN GROS
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :
La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :
Un an . . . 8 francs
Six mois . . 4 —
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS 14

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

PREMIÈRE PARTIE

MAC-HIRTON L'HERCULE

IX

LA STATUE DU REMORDS. — PRÉMÉDITATION. — UN
TABLEAU DE REMBRANDT. — LE CARNET DE NOTES.
— A QUOI PEUT SERVIR L'ÉCHELLE D'UN ÉQUILI-
BRISTE.

Alors Mac-Hirton l'hercule, inclina sa tête puissante

sur sa large poitrine, croisa ses bras nerveux, sem-
blables à deux chênes noueux, et demeura un long
temps ainsi, sombre, pensif, silencieux, immobile,
comme la statue de la honte ou du désespoir, debout
adossé à l'énorme tronc d'un vieux chêne, sous les
sombres arceaux du bois désert.

Était-ce un homme ? Était-ce un animal sauvage ?
Était-ce un monstre comme celui dont parle Virgile,
monstrum horrendum, informe, ingens que cet
être gigantesque, couvert de haillons, à la tête nue
échevelée, à la barbe ébouriffée, sous ce chêne
puissant dont son front atteignait les premières bran-
ches. On se serait cru transporté aux sombres légén-
des des temps oubliés, des siècles lointains où les
Palyphèmes effroyables, les satyres velus, les ogres
antropophages, effrayaient les hommes, les femmes et
les enfants.

Non, ce n'était pas un animal sans pensée, un ca-
nibal insatiable que cet être affreux à première vue.
C'était un homme, un homme né avec tous les bons

sentiments, mais un homme dominé par une nature exhubérante, une organisation exceptionnelle, nature et organisation que n'avait pas modérées la culture d'une éducation première. Seul, dès le bas âge, il avait été livré à lui-même et à tous les écarts d'une imagination dévergondée. Héros, capable des plus nobles sacrifices, des plus grands dévouements, des plus glorieuses actions, eût été le baronnet Charles Mac-Hirton, tombé au rang des assassins les plus lâches, les plus vulgaires.

Non, ce n'était pas une nature inerte que ce bloc de chair, mais un être vivant, un être plein de passions cruelles et douces, un être que torturaient à la fois la colère et la pitié, les remords et la haine, la volonté d'une vie de dévouement, le désir d'une heure de terrible vengeance.

Ainsi il était ; et dans son cerveau en ébullition, il semblait mûrir une sombre pensée, un sinistre projet. De temps à autre, ses gros sourcils se fronçaient, ses poings se crispaient, ses yeux flamboyaient dans l'ombre, et de sourds grondements s'échappaient de sa poitrine, que ses ongles labouraient de sanglants sillons.

Il était là, les pieds enfoncés dans l'eau et la boue, la chemise ouverte exposant à l'air sa poitrine velue, la tête nue sans cesse inondée par l'eau qui ruisselait des feuilles agitées par le vent, le visage marbré, flétri par les pleurs, les chagrins, l'insomnie, mouillé de sueur, et il ne voyait rien, et il ne sentait rien, ni la fatigue, ni le froid, ni l'humidité.

Cependant, après une heure au moins de cet anéantissement apparent, il parut avoir pris une résolution ou terminé l'élaboration d'un projet. Secouant sa tête aux mèches ruisselantes, il s'avança à pas de loup vers la taverne, dont la salle d'auberge était encore éclairée, tourna avec précaution autour de la maison, se glissa dans le jardin qui n'était fermé que par une porte au loqueteau.

Là, s'étant abrité dans un coin sombre, il se tint frémissant, les yeux ardents fixés sur la fenêtre derrière laquelle il devinait des scènes d'amour sans retenue, d'ivresse sans seconde, des scènes à faire bouillir son cerveau, bondir son cœur, tressaillir toutes ses fibres. Il se figurait cette Eve si belle, cette enchantresse satanique, aux formes incomparables, aux caresses enivrantes, cette femme passionnée, livrée sans réserve, aux caresses de John, de ce John odieux qu'il avait aimé et qu'il haïssait aujourd'hui avec toute la violence de son indomptable tempéramment, et des rugissements sourds s'échappaient de ses lèvres tremblantes.

Il fallait cependant songer à l'exécution de ce terrible projet de vengeance, songer à la petite qui, peut-être à cette heure de la nuit, dans cette voiture isolée, perdue sous le bois sombre, se mourait de peur. C'est pourquoi l'ancien baronnet déchu revint à lui, à sa situation présente, et, après s'être assuré qu'il avait conservé, dans la large poche de son pardessus déla-

bré, le papier renfermant le diner de sa pauvre petite fille d'adoption, car il l'avait adoptée dans son cœur — pouvait-il moins faire ? — il quitta le jardin, retourna à la hâte vers l'enfant qu'il trouva toujours craintive, éplorée, la pauvre petite, bien qu'elle tomba de sommeil, n'avait pu dormir.

Il la fit asseoir à une petite table, et plaça devant elle son petit gouter où se trouvaient un bon morceau de poulet cuit à point, une belle pomme rose, une brioche dorée, un peu de pain tendre et une fiole remplie de vin et d'eau. Le géant, dans sa sollicitude pour la mignonne créature n'avait rien oublié pas même le superflu.

Alors, tandis qu'elle croquait toute résignée, presque insouciant, de ses petites dents blanches son tardif diner, lui assis en face d'elle, sa large tête appuyée sur sa main considérait cette innocente figure qui lui rappelait son crime et les obligations qu'il lui imposait.

Quel remarquable tableau que la scène intime de ces bohémiens vagabonds. Quel curieuse étude que cet homme, espèce de géant laid et déguenillé, dont le regard sombre s'illuminait d'un touchant éclair de bonté paternelle, quand il se fixait, humide et carressant sur cette frêle créature, qui semblait un rayon céleste dans un hideux enfer. Et cette scène se passait dans une pauvre voiture délabrée, qui n'avait pour ornement qu'un miroir dédoré et cassé, pour meubles qu'une table boiteuse, deux escabeaux et un grabat gisant sur le plancher même. Le tout était éclairé par une vieille lampe de cuivre à la mèche fumeuse suspendue aux lambris. Oui, cette scène demandait pour être dignement reproduite, le pinceau d'un Rembrandt ou d'un Rubens.

Tant que la petite fille grignota de ses petites quenottes, la pâture que lui avait apportée son terrible protecteur improvisé, qui la servait avec la sollicitude d'un père, l'encourageait à manger, à boire, lui disant de douces paroles, celui-ci demeura ainsi en contemplation devant cette innocente créature, dont la douceur rafraîchissait son âme et faisait glisser comme un rayon de lumière céleste dans cet abîme sombre. Il oubliait alors et le passé et le présent, et le crime dont il venait de souiller ses mains, et celui qu'il projetait de commettre. Parfois, cependant, la pensée ardente reprenait le dessus et il murmurait entre ses dents :

— Non, pas d'oubli ! pas de pardon ! et pour elle et pour moi. Elle surtout, la chère mignonne, il faut qu'elle soit tranquille, heureuse et riche, et pour cela, il faut qu'ils meurent. Et ils mourront. Ce sera un sacrifice expiatoire sur la tombe de son malheureux aïeul, ensorcelé par une vipère.

Quant l'enfant eut terminé son repas, Mac-Hirton la déposa pieusement sur le pauvre grabat où naguère couchaient son fils Ivon et Gilles le lyonnais. Il la couvrit avec soin pour garantir de l'humidité de l'atmosphère son corps sensible et demeura près d'elle

jusqu'à ce que le sommeil eut cloué ses paupières innocentes, ce qui ne tarda pas. Il quitta alors la voiture dont il ferma la porte et se dirigea rapidement dans la direction du champ de foire où se trouvait sa baraque.

La pluie avait cessé depuis quelques moments, le ciel s'était éclairci, tout présageait une belle journée succédant à de longs jours de pluies torrentielles et incessantes. Seulement un brouillard momentané, plus ou moins épais, était à prévoir au lever du soleil.

Tout était silencieux dans le bois qui secouait sur le sol ses branchages ruisselants ; tout était silencieux sur le quai, où se dressaient les baraques de la vogue. On n'entendait que le clapotement des eaux du Rhône sur les graviers de la rive.

Mac-Hirton traversa le champ de foire et, parvenu à sa tente, souleva un coin de la toile et entra aussitôt.

Là, il alluma une lanterne suspendue à une traverse de la baraque, prit dans le tiroir d'une table du papier, un crayon et, pendant quelques minutes, il écrivit, non sans s'arrêter parfois, comme pour rassembler ses souvenirs.

Quant il eut terminé, il relu attentivement ce qu'il venait d'écrire.

— Les indications sont précises et je n'ai rien oublié. Les bateaux à vapeur quittent le quai de la Peyrollerie à six heures du matin, j'ai donc tout le temps nécessaire pour accomplir mon œuvre. En quittant d'ici, je dois suivre la rive gauche du Rhône jusqu'au pont qu'il faut traverser ; au-delà, je continue, sur la rive droite, à descendre dans le sens du cours de l'eau tout le long des quais jusqu'au delà du quai des Cordeliers. Dans un renforcement du quai de la Rencontre aboutissent deux ruelles, les rues Gondiner et Tupin-Rompu ; à l'extrémité de ces deux rues se trouve une maison qui forme l'encoignure et porte le numéro 31 de la rue Grôlée. Bien. Je vais frapper trois coups à une petite porte basse de la rue Tupin-Rompu, qui donne accès dans l'arrière boutique du magasin. Suis-je sot, de ne point avoir appris à connaître Lyon, depuis deux années que je viens ainsi dans cette ville passer deux à trois mois. Je vivais comme un ours dans sa tanière tandis que monsieur John rodait de ci, de là, avec sa complice. Aveugle, idiot que je suis, de ne point avoir vu et compris ce qui se passait. Et pouvais-je empêcher que ce qui est ne fût pas ? Enfin, la main du destin s'est appesantie sur nous, la fatalité a tout fait, nous ne pouvons remonter le courant.

L'hercule s'arrêta un instant pensif. Puis il reprit ses tablettes, essayant de bien graver tout dans sa mémoire, et, pour ce faire, repassant à mi-voix les renseignements recueillis.

— Continuons donc, dit-il. J'en étais au moment où je frappe à la porte basse de la boutique du vieux juif

Karls Jacobs, qui viendra m'ouvrir et qui, à ma question relative à son identité, me dira :

« L'heure est-elle venue ? »

« Oui, elle est venue répondrai-je. »

« Qui vous l'a dit, demandera-t-il encore ? »

« Saül, dois-je répliquer. »

Bon, je n'ai rien oublié. J'enterai, compterai cinq cents francs contre la remise de nos passeports et de nos habillements. Je n'aurai plus alors qu'à marcher devant moi en tournant le dos au Rhône. Du reste, je trouverai bien quelqu'un qui me renseignera sur le chemin à prendre afin de gagner le quai de la Peyrollerie. Pour le reste, j'en fais mon affaire.

Sur ces paroles, l'Irlandais replia le papier sur lequel il avait écrit ses notes, le mit dans sa poche, ainsi qu'un petit sac de toile et un long couteau catalan, objets qu'il avait également retirés du tiroir de la table, puis, il souleva un coin de la toile formant sa tente ; par l'orifice qu'il venait d'ouvrir, glissa au dehors une large échelle, que, dans les grandes représentations, il portait en équilibre sur sa puissante mâchoire, tandis que son fils Ivon et Gilles, grimpés jusqu'au dernier échelon, exécutaient les exercices les plus périlleux.

Quand l'instrument fut hors de la tente, il sortit à son tour, et la plaçant sur son épaule, comme il eut fait d'un simple fagot de bois mort, il se dirigea à grands pas dans la direction de la Taverne de la Tête-d'Or.

Nous savons que le bâtiment occupé par la taverne du père Coissard n'avait qu'un seul étage, composé de plusieurs chambres, dont l'une était celle dans laquelle reposait alors sans défiance, après mille ébats amoureux, le couple John et Eva, et que le rez-de-chaussée s'ouvrait sur la rue, tandis que les chambres avaient vue sur le jardin.

L'hercule, tournant autour de la maison pénétra donc par le jardin, toujours son échelle à l'épaule, évitant de faire le moindre bruit, marchant avec précaution dans les allées sablées. Tout à coup il s'arrêta les yeux ouverts le cœur serré ; la fenêtre de la chambre où il supposait ses complices profondément endormis était encore éclairée.

— Comment ! pensa-t-il. Les misérables ne dorment pas encore ?...

Et il était là haletant, les mains fortement appuyées sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, l'oreille aux aguets pour saisir le moindre bruit, le regard ardent rivé à cette fenêtre derrière laquelle allait se dénouer un drame épouvantable.

Cependant comme nul bruit ne parvenait à son oreille, comme rien ne paraissait remuer dans cette chambre où il allait jouer son va-tout, il se rassura et reprenant l'échelle il alla l'appuyer contre le mur, au-dessus de la fenêtre.

Puis il monta un à un et le plus doucement possible jusqu'à l'embrasure, avança la tête avec précaution et regarda dans l'intérieur.

X

LA CHAMBRE DU CRIME. — LES PASSIONS D'UN FAUVE.
— TERRIBLE DRAME. — VENGEANCE ET LUXURE. —
CONSUMMATUM EST.

Ce que vit Mac-Hirton eut sans doute le don de pousser au paroxysme de la fureur les appétits du fauve.

Que vit-il?...

La chambre était largement éclairée, du moins dans la partie voisine du lit, par une chandelle que les locataires avaient ou négligé ou oublié d'éteindre ; soit qu'ils se fussent endormis de lassitude après de voluptueux ébats, soit qu'ils tinsent à maintenir la lumière, obligés qu'ils étaient de se lever dès l'aube.

Quoi qu'il en soit, aucun détail ne pouvait échapper aux regards jaloux de l'hercule. Ni les étirements, gisant pêle mêle, vêtements d'hommes, jupes de femmes, bottes et bottines, mélangés, sans ordre, comme si dans leur hâte de se voir nus, ils eussent arraché et jeté au hasard leurs loques bariolées ; ni le lit royé, affaissé, ni les couvertures bouleversées, dissimulant mal deux corps enlacés dont on apercevait par-ci par-là quelque partie jeune et blanche.

Les bras nus de la belle Eva enlaçaient encore le cou de son ami, tandis que sa tête aux brunes tresses reposait sur le bras du danseur. On pouvait voir, depuis la fenêtre, ses yeux clos par le sommeil et la fatigue, sa bouche à demi ouverte, le mouvement régulier de sa splendide poitrine soulevant le drap qui la couvrait à peine ; en dehors du lit, émergeait l'un de ses pieds d'odalisque fin et cambré.

John tournait le dos à la fenêtre ; on n'apercevait que ses épaules nues, blanches et potelées comme celles d'une petite maîtresse, et sa tête aux blonds cheveux inondant l'oreiller grossier.

Comprimant alors, par la force de sa volonté, l'émotion qui étreignait sa gorge, faisait se crispier ses lèvres, trembler ses mains, l'hercule monta encore un échelon et essaya d'ouvrir la fenêtre, en la poussant de force en vain. Elle ne céda pas. Elle était parfaitement close, la barre intérieure empêchant qu'on pu l'ouvrir.

Il n'y avait alors que deux moyens pour pénétrer dans la place.

L'un consistait à aller frapper à la porte s'ouvrant

sur le corridor et aussitôt entré à écraser les ingrats. Mais outre que ce moyen était le plus long, il était le moins sûr. Le père Coissard pouvait entendre l'hercule monter l'escalier vermoulu et tremblant qui passe au-dessus de sa chambre ; et le couple amoureux, qui ne se laisserait certainement pas assassiner sans résistance, réveillerait, par le bruit de la lutte et par ses cris, l'aubergiste et sa femme. Le second moyen, plus expéditif, occasionnerait certainement quelque bruit, mais ce bruit pouvait être mis sur le compte d'une simple dispute. En tous cas, il s'agissait de briser ou d'enlever un carreau de vitre, et, par l'ouverture ainsi créée, de faire basculer la traverse — les fenêtres de cette époque n'étant pas encore pourvues d'espagnolettes —. La fenêtre cédant alors à la moindre pression, Mac-Hirton, sautant dans la chambre avec quelques précautions, avait chance d'arriver sur les coupables avant qu'ils ne fussent réveillés.

C'est le dernier parti que choisit l'hercule, d'ailleurs trop impatient pour attendre plus longtemps.

Il tira son couteau de sa poche et avisant une vitre déjà ébréchée et fendue, il la heurta avec précaution du manche de l'instrument, puis se baissa aussitôt.

Quand il releva la tête il constata avec satisfaction que le bruit n'avait nullement réveillé les dormeurs fatigués, plongés dans leur premier sommeil.

Il recommença plusieurs fois et finit par détacher et par retirer sans bruit un large bris qu'il jeta sur le sol mouillé du jardin.

Par l'ouverture ainsi faite, il passa le bras et parvint, quoique avec quelque peine, à faire glisser la traverse. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit.

Cette opération terminée, Mac-Hirton s'arrêta, suffoqué par l'émotion, et pour se remettre il fut forcé de redescendre et d'aspirer avec force la fraîcheur de la nuit. Après un moment, il reconquit son énergie farouche, escalada l'échelle, enjamba la fenêtre et toucha enfin le plancher de cette chambre où sans défiance reposaient, dans les bras l'un de l'autre, les amants dont il avait juré la mort.

(A suivre.)

LE

14

COUSIN DU DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

Le Diable à Tournai

(SUITE)

Un quart d'heure environ s'écoula.

Tout-à-coup on entendit le bruit sec d'un ressort qui se détend.

Le couvercle du coffre se dressa contre le mur et les trois parois latérales s'abattirent.

Puis la planche du fond, demeurée à découvert, glissa de droite à gauche dans une rainure invisible, démasquant ainsi une ouverture d'un mètre carré.

A la surface de ce trou apparaissait la première marche d'un escalier tournant.

Quelqu'un le gravissait à cette minute. Une tête brune et tonsurée se montra d'abord, puis le corps tout entier d'un homme revêtu d'une soutane.

Parvenu au niveau du sol, ce nouveau venu s'arrêta et considéra en silence le cavalier noir qui, chapeau bas, s'était profondément incliné.

— Soyez le bien venu, don Diaz de Huerta !.... dit l'ecclésiastique d'une voix grave et lente.

— Dieu conserve messire Jehan Cotterel !... répliqua l'autre.

Le prêtre fronça le sourcil.

— Qui vous a dit mon nom ? demanda-t-il.

— Je le devine, Monseigneur !

— En effet, observa sèchement l'homme d'église, on m'a vanté votre perspicacité.

Il s'assit et continua de fixer sur Don Diégo ses yeux de flamme.

Chanoine et archidiacre de la cathédrale de Tournai, messire Jehan Cotterel était par ses richesses, par ses intrigues et par la faveur dont il jouissait auprès de Philippe II, le personnage le plus considérable de la ville, après et même avant l'évêque.

Quoique Wallon de naissance, il s'était donné de cœur et d'âme aux oppresseurs de son pays. A l'époque qui nous occupe, ce prêtre, l'un des fermes soutiens de l'Inquisition, avait environ quarante-cinq ans.

Sa physionomie noble et spirituelle, ses manières insinuantes, ses regards pleins de finesses, ses mains

d'une beauté et d'une blancheur merveilleuse, dénotaient une nature moins cruelle que rusée.

Aussi la figure fauve de don Diaz, qu'il voyait pour la première fois, lui était-elle dès l'abord antipathique.

— Puisque vous êtes si bon devin, reprit-il du bout des lèvres, vous savez sans doute pourquoi l'on vous a adressé à moi et quels services j'attends de vous ?

— N'en déplaise à Votre Seigneurie, je crois le soupçonner, répondit Diaz, auquel ce ton hautain n'avait rien fait perdre de son assurance.

— Voyons cela... Parlez ?

L'Espagnol se recueillit un instant.

— Monseigneur, reprit-il, je suis arrivé à Tournai, il y a une heure à peine, et déjà l'on m'a conté d'étranges choses sur cette maison où j'ai l'honneur de vous rencontrer. C'est, m'a-t-on dit, un lieu sinistre où, depuis trois cents ans, un être surnaturel, moitié démon et moitié sorcier, a établi sa résidence...

— Eh bien ?

— Eh bien ! messire, moi qui suis peu crédule de ma nature, j'ai pensé que cette fable avait été, de temps immémorial, propagée par le Saint-Office. Selon moi, depuis trois cents ans, une longue suite de familles de l'Inquisition se sont succédés ici, sous le nom et sous les apparences de Cronimus. Surgissant à de lointains intervalles, toujours avec le même costume, ces habiles compères ont facilement passé, dans l'esprit public, pour n'être qu'un seul et même individu doué d'une longévité fabuleuse.

— Après ? fit Cotterel.

— La mission de ces agents, poursuivit don Diégo, consistait à surveiller, à contenir et quelquefois à châtier la population. Ils n'étaient donc appelés à Tournai qu'en des moments de crise, à la veille d'une émeute ou d'un événement grave. De là cette tradition que, lorsque la lampe de Cronimus brille derrière cette vitre, une catastrophe quelconque menace la cité...

— La lampe s'allumera ce soir !... murmura le chanoine.

— Alors, fit l'Espagnol, gare aux Tournaisiens ? Jehan Cotterel releva sa tête fine et pensive.

— On ne m'a point abusé, dit-il. Vous êtes intelligent, seigneur Diégo Diaz.

L'hidalgo salua et répondit :

— Il faut bien que Votre Excellence m'ait jugé tel, puisqu'elle va me confier ce rôle difficile de Cronimus, laissé vacant par la mort de Lopès Moreno, son dernier agent...

— C'est vrai ! dit l'archidiacre. La renommée de vos talents est parvenue jusqu'à moi et m'a inspiré le désir de les mettre à l'épreuve.

Diégo Diaz s'inclina encore.

— Je tâcherai, dit-il, de justifier le choix de Votre Seigneurie.

— J'y compte, monsieur.

Puis, regardant sévèrement l'espion :

— Au reste, ajouta le chanoine, vous n'ignorez pas que si nous récompensons magnifiquement ceux qui nous servent, nous punissons les tièdes et les traîtres?

Diaz eut un sombre sourire.

— Je ne l'ignore pas, dit-il, car en voici la preuve! Et il présenta au prélat son parchemin déplié.

Le prêtre le parcourut du regard et tressaillit.

— Quoi! s'écria-t-il, Lopès Moreno était votre parent?

— Mon cousin germain, messire.

— Et c'est vous... vous qui l'avez...

— Enterré?... Mon Dieu oui! acheva froidement l'hidalgo.

Si maître de lui-même que fût Cotterel, il ne put retenir un geste de dégoût.

— Vous haïssez ce malheureux? demanda-t-il.

— Moi, messire! Non. Mais je suis un instrument muet, aveugle et sourd. On me donne un ordre, j'obéis.

— Ainsi... de Madrid que vous habitez, vous vous êtes rendu à Anvers tout exprès pour...

— Pour embrasser ce cher cousin, oui, Monseigneur... Et, voyez la fatalité! Le jour même de mon arrivée, comme nous sortions de table, Lopès Moreno éprouva un léger malaise; le lendemain, son mal empira; le troisième jour enfin, Moreno expira en me léguant sa survivance... et la clef de ce mystérieux logis...

Le parchemin avait échappé aux doigts frémissants de l'archidiacre.

— Et cette mort si prompte, accentua-t-il d'une voix solennelle, vous en a-t-on appris la véritable cause?

— Oui, messire, Lopès Moreno avait trop parlé, à ce qu'il paraît. Dans notre profession, rien n'est plus malsain.

Le chanoine examinait son interlocuteur avec un mélange d'horreur et de curiosité. Après un silence, il passa une main sur son front.

— N'importe! murmura-t-il comme s'il répondait à quelque pensée secrète. Il nous faut de tels hommes.

Puis désignant un siège à l'espion:

— Ecoutez-moi, dit-il, et pesez mes paroles.

IV

CHAPITRE INDISPENSABLE QUE LE LECTEUR N'EST PAS FORCÉ DE LIRE.

— Il y a bien des années déjà, commença l'archidiacre, que nous sont arrivés, de France, d'Allemagne et de Genève surtout, ces prétendus savants, ces docteurs en hérésie, dont la parole continue à pervertir les croyances politiques et religieuses de la nation.

— Les réformés! Triste engeance, Monseigneur.

— Timides d'abord, dispersés à travers champs, cachés au fond des bois, relégués hors de nos murailles, ces prédicateurs effrontés, à mesure que leurs sophismes gagnaient du terrain, se sont enhardis et rapprochés. Aujourd'hui, la contagion, propagée par eux, est immense; aujourd'hui, chaque ville de France a son noyau de protestants. Dieu sait où iront ces gens-là, si on ne les arrête!

— Par le sang du Christ! interrompit don Diaz, ils ront au bûcher et à la potence, Monseigneur! N'est-ce pas justement pour parer à ce mal, que Sa Majesté catholique a rétabli l'Inquisition dans ce pays? Du fond de son Escorial, ne fulmine-t-elle pas édit sur édit contre ces misérables hérétiques?

— Il est vrai, dit Cotterel. Mais, il faut l'avouer, ces mesures ont encore surexcité les esprits. Dans ce rétablissement du Saint-Office, les mécontents ont cru voir un prétexte du roi pour resserrer leur servitude; les réformés y ont vu, eux, — et avec raison, Dieu merci! — une menace pour leur liberté de conscience. Les uns et les autres ont pris peur; le danger commun les a réunis; ils se sont tendu la main, et à l'heure qu'il est, une étroite alliance est conclue... Cette alliance, si l'on n'y prend garde, amènera la ruine de l'Espagne!

L'hidalgo eut un sourire d'incrédulité.

— Ah! vous croyez que j'exagère! reprit Cotterel. Ne vous y trompez pas, cependant: si jusqu'à ce jour, les Flamands, malgré leurs continuelles émeutes, ont été aussi facilement contenus, c'est parce qu'il n'existait aucun lien, aucune entente entre leurs cités. Divisés par des haines de clocher, par des rivalités de communes, par des jalousies de métiers, d'ailleurs, nous entretenons avec soin, les villes se soulevaient isolément, sans jamais s'inquiéter de leurs voisines. Quand le tocsin éclatait à Anvers, Liège s'endormait paisible; quand Bruges se révoltait, Gand déposait les armes... De ce manque de solidarité découlait leur faiblesse, et notre force, à nous!

Mais, voici qu'une confédération formidable rallie en un vigoureux faisceau tous les intérêts épars!... Au peuple irrité contre la domination étrangère, elle fournit l'occasion de se déclarer et de se choisir des chefs!... A la noblesse ambitieuse, jalouse de ces mêmes étrangers, elle offre une chance de ressaisir son autorité perdue!... C'est en fait!... Que les dix-sept provinces persistent dans leur union, et il nous sera désormais impossible d'en frapper une sans blesser les autres, et l'on pourra prévoir le moment où elles se lèveront comme un seul homme au premier signal!

— Mais, demanda Diégo Diaz, la confédération dont parle Votre Seigneurie existe-t-elle réellement? Est-il bien constaté que deux partis, que dis-je, deux religions hostiles l'une à l'autre.

— Comment! interrompit l'archidiacre, vous ignorez donc le fait inouï qui a eu lieu, il y a sept semai-

nes, à Bruxelles? C'était le 5 avril dernier. Trois cents gentilshommes catholiques se sont présentés au palais et ont lu un manifeste à la gouvernante des Pays-Bas. Ce document, signé de deux mille noms choisis parmi les plus illustres de la Hollande et de la Belgique, demandait impérieusement l'abolition des édits contre les protestants et le renvoi des inquisiteurs.

— Je devine le reste, fit amèrement don Diaz. Madame Marguerite est femme... elle fut épouvantée... elle céda!

L'archidiacre eut un sourire sinistre.

— Madame Marguerite est femme, répéta-t-il, et ce n'est pas pour rien qu'elle a été nourrie dans les ruses italiennes.

Elle comprit qu'il fallait amuser et caresser cette révolution grondante, jusqu'à l'heure où on la livrera endormie et garottée à la hache du bourreau.. Madame Marguerite feignit de céder...

Moins patient qu'elle, par exemple, un de ces gentilshommes, le noble comte de Berlaymont, laissa tomber, du haut de l'estrade, sur les insolents solliciteurs, la dédaigneuse épithète de : Pauvre gueux!

Cette épithète, les députés la ramassèrent fièrement; ils l'ont gardée; ils s'en parent comme d'un titre d'honneur.

— Et depuis ce jour, murmura don Diégo, les Gueux triomphent.

— Ils triomphent et ils nous bravent, fit l'archidiacre d'une voix sombre. Puisque vous arrivez d'Anvers, vous avez sans doute, en traversant le pays, constaté l'insultante attitude prise par nos cités flamandes! Ce ne sont plus ces ruches industrielles, toutes retentissantes du bruit des métiers et de la chanson du tisserand. Plus de travail, plus de soumission, plus de discipline, mais un sourd esprit de dénigrement, mais une sorte de licence menaçante. L'artisan discute et le bourgeois pérorer; l'on se rit tout haut des ordonnances, et tout bas du souverain légitime. Enfin, les édits inexécutés expirent, comme des balles mortes, au milieu des populations indifférentes.

Voilà, don Diégo, ce qui se passe dans les dix-sept provinces; voilà ce qui se passe à Tournai. Si l'étendard de Philippe II ne flottait au beffroi, si les uniformes royaux ne garnissaient les remparts, si le château n'abritait une garnison espagnole et l'évêché un tribunal d'inquisiteurs, on pourrait croire, Dieu nous pardonne! que tous ces buveurs de bière ont déjà reconquis leur indépendance!

Que faire, cependant? La gouvernante n'ose plus agir ni sévir; le clergé ferme les yeux, les magistrats se bouchent les oreilles, et nos soldats indignés, nos soldats qui ne reçoivent aucun ordre, assistent l'arme au bras, chose honteuse à dire, à la construction d'un temple que les hérétiques se construisent impudemment à nos portes!

Il faut en finir avec ces ignominies! Que les défenseurs du trône s'endorment s'ils le veulent, dans une lâche torpeur... le Saint-Office veillera!

Par ses soins, des agents disséminés dans chaque cité de Flandre, travaillent sourdement la multitude et sèment la défaveur sur nos ennemis.

Voulez-vous prendre part à leur tâche? Vous sentez-vous assez de force, d'adresse et de dévouement pour accomplir cette œuvre à Tournai?

Répondez-moi, don Diaz, et dites si j'ai eu tort de compter sur votre aide.

L'archidiacre se tut.

Diaz, les bras croisés, le front soucieux, l'avait écouté avec une attention soutenue.

Il demeura longtemps pensif; puis, relevant la tête :

— Si j'ai compris Votre Excellence, dit-il, nous avons devant nous une question des plus nettes, une question de vie ou de mort pour l'autorité du roi. Philippe II perdra-t-il ou conservera-t-il les Flandres? telle est l'alternative...

— Ajoutez, murmura le chanoine, que dans mon esprit déjà, la question est résolue. L'Espagne dort sur ce baril de poudre qu'on nomme l'insurrection; une étincelle la fera sauter.

— A moins que l'on n'empêche cette étincelle de jaillir, monseigneur.

— Et le moyen?

— Quant à moi, je n'en vois qu'un.

Quel est-il?

Rompre à tout prix la confédération.

— Vous l'avez dit, approuva Cotterel en se levant. Oui, tous nos efforts doivent tendre vers ce but; oui, notre œuvre à nous, c'est de préparer, c'est de hâter une rupture entre la noblesse et les réformés.

— Entreprise difficile, monseigneur.

— Moins difficile que vous ne le pensez, don Diaz. Voici deux religions en présence : l'une, née d'hier, l'autre, jouissant depuis des siècles d'une domination absolue. Croyez-vous donc qu'une paix sincère puisse exister entre elles? Croyez-vous qu'en rapprochant leurs églises, catholiques et protestants ne s'exposent pas à des tentations de violences réciproques, tentations auxquelles il est impossible qu'ils résistent?

— Surtout si nous nous en mêlons, fit don Diaz avec un sourire.

— Et bien! oui, s'écria l'archidiacre. Oui, provoquons-les, ces violences. Tâchons que l'une des deux religions blesse l'autre dans ses croyances les plus intimes, et dès lors, le roi, notre sire, pourra fouler aux pieds ces tronçons désunis.

Diaz réfléchissait.

— Résumons-nous, dit-il. Ce qu'il vous faut, monseigneur, c'est un homme souple, adroit, déterminé, qui sache au besoin revêtir mille formes et endosser mille déguisements, — depuis la soutane du prêtre jusqu'à la robe du ministre!

— C'est cela.

— Un homme qui, tout en flattant séparément les catholiques et les réformés, sache en même temps attiser leurs vieilles rancunes, encourager leurs intolérances et démontrer d'une façon fort claire à ceux-ci comme à ceux-là que le véritable, le seul adversaire d'une faction religieuse, c'est la faction opposée ?

— Parfaitement.

— Un homme qui soit partout à la fois, et cependant qu'on ne rencontre nulle part ; un de ces hommes que l'on paie s'ils réussissent, que l'on désavoue s'ils vous compromettent. Un homme sans opinion, sans préjugés, sans foi, sans loi...

— Vous, enfin ! dit Cotterel.

— Moi, oui, monseigneur, je suis cet homme !

V

UNE FIGURE DE CONNAISSANCE

— Allons ! reprit l'archidiacre en souriant, vous m'avez compris, don Diaz, et si chaque ville de Flandre recèle un agent de votre force, notre sainte entreprise sera couronnée de succès.

— Il nous reste, monseigneur, à causer des moyens d'action.

— Plus tard, interrompit Cotterel. Mais, en attendant, regardez ceci.

Et il désigna l'espèce de trappe par laquelle il était venu, trappe qu'avaient démasquée, en s'abattant, les parois du coffre de chêne.

— Ceci, continua le chanoine, est l'entrée de souterrains immenses. Je vous guiderai cette nuit à travers ce dédale, et vous indiquerai comment Grégoire Crominus peut pénétrer comme un sylphe dans les demeures les mieux closes.

— A merveille, dit l'hidalgo. J'aurais ainsi le pied dans toutes les familles, l'œil sur tous les écrits, l'oreille à toutes les portes, la main dans tous les complots.

— Et maintenant, dit le chanoine, un conseil...

— J'écoute respectueusement Votre Seigneurie.

— Il serait très dangereux pour vous, don Diaz, de négliger, au profit de vos préoccupations personnelles les intérêts généraux qu'on vous confie et, par exemple, de gaspiller vos heures à la recherche d'une femme ou d'un rival. Songez à cela, croyez-moi ; faites que l'exemple de Moreno vous profite...

L'hidalgo s'était levé blême et haletant.

— Monseigneur ? s'écria-t-il, comment savez-vous que nul...

— Nous savons tout, monsieur.

Mais alors... oh ! par grâce, par pitié, messire !... le lieu du monde où il se cache !

— Vous m'interrogez, il me semble ? interrompit l'archidiacre avec un regard si glacé que don Diaz recula en se tordant les mains.

Il y eut une longue pause.

— Et d'ailleurs, quand je vous répondrais, reprit Cotterel, qui haussa les épaules, quand je consentirais à vous satisfaire, où cela vous mènerait-il, dites-moi ?

— Dieu lui-même, articula l'Espagnol d'un ton lugubre, ne pourra m'empêcher de poignarder ce Lelio, un jour ou l'autre.

— Et ce jour-là, fit le chanoine, vous marcherez au supplice. Car vous vous tromperiez étrangement, don Diégo, si vous comptiez sur notre protection... Il y a des justiciers dans nos rangs... nous n'y tolérons pas les assassins.

— Oui... je sais.. dit amèrement don Diégo. Les mots dont se transforment selon les circonstances : l'homme outragé qui se venge est un assassin ; l'assassin politique, au contraire, est un justicier !

Jehan Cotterel enveloppa l'espion d'un regard pénétrant, lui saisit le bras, puis, baissant tout à coup la voix, quoique nul au monde ne pût les entendre :

— Un justicier !... Voulez-vous que je vous dise ce que c'est qu'un justicier ?... Eh bien ! que votre rival soit ennemi du roi et de notre sainte religion...

Diaz se redressa les yeux étincelants

— Supposons, continua le chanoine, que ce... Lelio soit un grand seigneur wallon, qu'il ait signé le compromis des nobles et qu'il conspire ouvertement contre l'Espagne... Oh ! alors, je l'avoue, en l'entraînant à sa perte, vous débarasseriez la monarchie d'un inquiétant adversaire, et, loin de vous désavouer, le Saint-Office ferait de vous, un personnage sacré, imposant, inviolable.

Diaz, penché en avant, buvait pour ainsi dire une à une ces paroles et cherchait à lire au fond de l'œil rusé de l'archidiacre.

A Suivre.)

LE

BAISER DE JUDAS

(SUITE)



Au moment où les quinze Hongrois s'arrêtaient d'un commun accord en face du sombre château, une muraille d'hommes et de chevaux se dressa devant eux. Cette muraille était formée par cinq cavaliers, qui, l'épée aux dents, un pistolet de chaque main, s'apprêtaient à faire feu.

Un cri de stupéfaction et d'angoisse s'échappa de la poitrine de ces hommes, car, d'un coup-d'œil, ils avaient reconnu, malgré la demi obscurité, le terrible roi des Kurucz, son redoutable compagnon, Péro Szegedinac et, parmi les autres, dont ils connaissaient la force et la valeur, ce satané français qu'ils avaient laissé sur les bords de la Drunia en face de trois des leurs. Par quel miracle se trouvait-il là ?

L'aspect inattendu du prince et de ses amis terrifia tellement les bandits, que bien qu'ils fussent trois contre un, ils ne songèrent pas à faire usage de leurs armes et tournèrent bride comme des lâches.

Mais derrière eux s'était formé, sans qu'ils n'entendissent rien, un nouveau mur de dix cavaliers, reconnaissables aux croix rouges couvrant leurs poitrines fidèles.

Les malheureux se sentrent perdus sans ressources; cependant ils portèrent machinalement la main aux fontes de leur selles quand la voix du roi des Kurucz retentit formidable, puissante dans le silence de la nature.

— Pourquoi cette terreur, illustres magnats, en face d'ennemis égaux en nombre à vous mêmes ? N'êtes-vous donc braves que lorsque vous vous trouvez quinze contre un ou que nous n'avez en face de vous que des femmes et des enfants ? Allons vaillant comte Manesky, descendant du grand Szapolyai, à vous l'honneur de lutter face à face avec votre frère que vous vouliez assassiner par derrière, en avant, amis, chacun son homme.

Et embauchant son cor il sonna la charge des Kurucz, la fameuse Marseillaise des révolutions, comme on l'a appelée depuis, qui était son œuvre, et avec laquelle il entraînait au combat ses fidèles Kurucz. Ce chant plus tard a servi d'hymne révolutionnaire chaque fois que la Hongrie s'est réveillée.

Forcés de se défendre les traîtres essayèrent une résistance désespérée. Le comte Manesky, profitant

de ce que le prince avait encore sa trompe aux lèvres déchargea sur lui son pistolet. C'en était fait du chef vénéré s'il n'eût été aussi prudent que brave. En effet comme il ne perdait pas son ennemi du regard, il se courba vivement sur sa selle et la balle passa au-dessus de sa tête. Dédaignant alors de se servir de la même arme à l'égard d'un traître, il bondit sur lui et l'assomma d'un coup de sa hache d'armes. Puis comme Péro et Pierre s'étaient habilement aussi débarrassés de leurs adversaires, ils se précipitèrent tous trois dans la mêlée et facilitèrent la besogne des Kurucz.

Quelques minutes après, de cette orgueilleuse et arrogante troupe de fiers magnats, d'audacieux mal-fauteurs qui pensaient avoir édifié leur fortune sur les ruines de leur patrie et la mort du premier de ses enfants, il ne restait plus que des cadavres sanglants étendus sur la route. Comme poussés par une aveugle fatalité ils avaient couru eux mêmes à la mort avec le pressentiment de la sombre destinée qui les attendait.

Quand aux défenseurs de la justice, aux vengeurs de la patrie, ils n'avaient parmi eux que de légères blessures, grâce à la mollesse, au peu de courage de leurs adversaires.

Les cadavres dépouillés furent jetés au Danube et la dernière armée du roi des Kurucz, composée d'une poignée d'hommes, campa, en attendant le jour, dans les ruines du château Robert qui étaient comme une image des ruines de la patrie.

Ce fut la dernière nuit que le prince Francz Rakoczy passa sur ce sol dans cette Hongrie qu'ils aimaient tant. Et cette nuit, il la passa comme la précédente avec ses fidèles amis.

Debout, sur un créneau dominant au loin la campagne, le roi déchu osa, avec Péro, concevoir quelques espérances, rêve de nouveaux projets. Mais la vaillante compagne de Franz, qui accoudée aux murs lézardés, écoutait silencieuse les paroles des deux amis, secoua sa tête belle et résignée que les rayons de la lune faisaient plus pâle encore.

— Hélas ! vaillants lutteurs, dit-elle, à quoi songez-vous encore ? Croyez-moi, nous quittons cette terre pour n'y plus revenir. Cette terre, où régna mon vaillant époux ne recouvrera de longtemps sa liberté. Il faut un siècle pour réparer les ruines amoncelées. A d'autres générations, peut-être, il est réservé de combattre encore... Puissent-elles vaincre ! A une puissance qui paraissait bâtie sur le roc, comme celle du roi des Kurucz et qui s'écroule en quelques heures il n'y a pas de retour possible. Nous retournerons en France, ami Péro, venez avec nous. Quittez cette ingrate patrie où l'ivraie étouffe le bon grain, où dans les comitats, les traîtres pullulent comme les champignons vénéneux dans les forêts. J'ai horreur de la guerre, des luttes fratricides, du sang répandu, moi qui naguère aurais pris ma part de vos combats. Cet homme que j'ai été forcé de tuer moi-même pour sauver mes enfants, l'horrible duel, auquel je viens d'as-

sister, tout cela a bouleversé mon âme, et surexcité en moi les instincts égoïstes de mère et d'épouse. Plus de lutttes, plus de guerre, plus de sang, oh ! je t'en prie, Franz, plutôt l'obscurité et le travail que le trône au prix de semblables exécutions.

Et la jeune femme se pressait haletante contre la large poitrine de son époux et mouillait ses mains vaillantes de baisers et de larmes.

Franz Rakoczy s'inclina vers elle et la baisa au front.

— Toute ambition est éteinte de mon cœur, dit-il gravement. Comme en toi, ma colombe aimée, cette lutte sanglante a soulevé l'horreur en mon âme. Je ne renonce pas à servir mon pays s'il a besoin de mon bras, mais je ne veux pas de ces honneurs qui s'acquièrent au prix de torrents de sang. Tu as entendu les paroles de Marie, frère, viens avec nous, viens, peut-être nous sera-t-il donné de revenir un jour sur le sol sacré de la patrie.

Péro Szegedinac, secoua la tête.

— Frère, je reste en ces lieux avec ceux qui souffrent, avec ceux qui espèrent. Toujours vigilant, je surveillerai les mouvements de l'ennemi et quand l'heure me paraîtra propice, je te dirai comme autre fois : « Frère, la patrie se réveille, elle a besoin des bras de ses enfants ! »

— Alors je serai avec vous, s'écria le roi des Kurucs, en pressant dans ces bras son frère d'arme.

Au jour, on se sépara. Le prince embrassa ses derniers fidèles et partit pour la Pologne accompagné de Georges, Karl et Pierre avec lesquels il rentrait en France et de Péro qui l'accompagnait jusqu'à la frontière.

Quant aux jeunes Kurucz, qui s'étaient partagé les dépouilles des vaincus et leurs chevaux, ils regagnèrent leurs foyers. Henri Verrenzi, lui, n'avait voulu prendre aucune part du butin, il dut cependant accepter de la main du roi des Kurucz, son propre cheval de combat richement harnaché et armé ainsi que son épée dont la poignée était enrichie d'un diamant. Il ne put également refuser une riche bague, que la princesse le chargea d'offrir de sa part à sa fiancée, la bonne et belle Thérèse.

XXIV.

AU PIED DU MONT SORRENTO. — LA SIRÈNE. — SOIRÉE SUR LE GOLFE. — UNE VOIX DANS LA NUIT. — PERDUS !...

Nous voici dans l'ancienne Parthénope, à deux pas du Pausilippe où fleurit le laurier de Virgile, au pied du mont Sorrento, qui semble comme un frère chétif

du brûlant Vésuve, sur le rivage de ce golfe enchanteur célébré par les poètes.

Lassé sans doute de sa longue carrière, dans laquelle il a versé à torrents la lumière et la chaleur sur les chèvres de la Calabre étendues sans mouvement à l'ombre des verts oliviers, sur les lazzaroni paresseusement couchés sous les portiques des palais et des églises, messire Phoebus vient de noyer ses derniers rayons là-bas, bien loin, derrière Ischia, dans les flots méditerranéens.

A mesure que descendait à l'occident le blond Phoebus, sa sœur, que les poètes ont nommé la chaste (?) Diane, s'élevait lentement sur l'orbe bleu du firmament projetant ses pâles reflets sur le splendide panorama délaissé par l'astre du jour.

Bientôt alors, la nuit, une nuit calme et sereine, d'abord reléguée au fond de la vallée s'étend peu à peu sur la cité, sur le rivage, sur la mer et envahit enfin le Sorrento et le Vésuve.

Avec la nuit, arrive, de la mer, une fraîche brise qui, sous ses gais baisers, réveille la belle paresseuse endormie comme un gigantesque alligator sur le rivage solitaire.

Cette belle paresseuse, qui aime à faire sa sieste pendant la chaleur, c'est Parthénope la sirène, c'est Neapolis la grecque, la favorite de Lucullus, la cité de Virgille, c'est Naples enfin qui, s'arrachant à la langueur dans laquelle l'a plongée les caresses de son brûlant amant, s'étire et se réveille.

En effet, on entend comme le bourdonnement d'une ruche d'abeille, puis des places, des rues, des jardins, des quais, des flots où s'épandent déjà les nacelles ; des bois d'oliviers et d'orangers saturés de parfums, montent en joyeuses bouffées vers le ciel constellé, des rires et des voix, des chants et des baisers.

Naples, Naples, si tu n'étais sans cesse un jouet dans les mains des tueurs d'hommes, des tyrans qui t'écrasent et te commandent, c'est bien de toi que l'on pourrait dire : « Qui l'a vue ne veut plus la quitter, qui ne la connaît veut la voir. »

Le 10 juin 1719, huit années après les événements que nous venons de raconter, événements qui avaient signalé la chute définitive de la nationalité magyare, car la mort de Louis XIV, arrivée le 1^{er} septembre 1715 avait anéanti sa dernière espérance de revendication, un groupe de quatre personnes débouchait de la rue de Tolède et s'avancait vers la jetée. Arrivés au haut du môle, ce groupe s'arrêta au point extrême, d'où le regard ravi embrasse le plus splendide panorama que l'on puisse rêver au moment du coucher du soleil, au moment de la lutte du jour et de la nuit. A leurs pieds les navires se balancent nonchalamment sur leurs ancres rivées au roc ; plus loin, les blanches voiles des barques pareilles à des mouettes rapides, sillonnent le golfe ; à droite, la ville dont la tête repose au flanc du coteau et dont les pieds se baignent dans la mer ; puis à l'ouest, le Pausilippe à demi éclairé par les rayons de la lune, le Sorrento au flanc

duquel on distingue vaguement le village de ce nom, enfin, au dessus de tous, le géant Vésuve avec son front surmonté d'un sombre panache de fumée.

Le groupe dont nous parlons se composait de quatre personnes : un homme de quarante ans environ, de haute taille, à la figure mâle, une jeune femme, petite et frêle, encore belle, mais paraissant malade, puis deux jeunes garçons de 15 à 16 ans.

Après quelques instants passés à cette muette contemplation de la nature, les quatre promeneurs descendirent jusqu'au bord du golfe, où les attendait, amarée à un pieu fixé dans le sable, une barque armée de ses avirons, et portant sa voile au vent, toute prête à prendre le large aussitôt que les passagers en auraient donné le signal. D'après l'accueil que le pilote fit aux arrivants, il était aisé de voir que c'étaient pour lui des clients d'habitude. En effet, la *Sirène*, tel était le nom de l'embarcation, avait l'honneur de promener chaque soir, depuis un temps, sur le golfe paisible, les personnes que nous avons peintes.

Le patron de la barque se nommait Giuseppe Ferari et son jeune mousse Antonio Lopezo.

Giuseppe était un véritable italien de la Calabre, brun d'yeux, de cheveux, de peau à la figure hâlée par le soleil et la mer, un peu lazzarone, c'est-à-dire quémendeur, mais au demeurant bon batelier, courageux marin et serviable pour qui lui plaisait. Seulement tout le monde n'avait pas le don de plaire au signor Ferari. Quant au mousse, garçon de dix-huit à vingt ans, il avait plutôt l'apparence d'un enfant du nord que d'un bon italien, quoiqu'il fut de Milan, avait-il dit. Son teint était blanc, ses cheveux roux et son œil d'un jaune pâle, semblait sans cesse fuir les regards.

Or, quand le batelier vit s'avancer ceux qu'il attendait, il se hâta de jeter une planche du rivage à la barque afin de faciliter l'embarquement, et bientôt chacun fut assis à sa place accoutumée sur les bancs qui garnissaient la nacelle. Le mousse était à l'avant, les avirons en mains, les passagers occupaient le centre, et le patron était à l'arrière tenant la barre du gouvernail. L'équipage étant au complet la *Sirène* s'inclina coquettement sous sa voile qu'enflait le vent et fila rapidement sur le blanc miroir du lac, en laissant derrière elle un léger sillon.

— Eh bien ! Giuseppe, nous avons une belle soirée. Nous pourrions, je l'espère, faire une plus longue promenade qu'hier, la violence du vent nous ayant forcés de rentrer de bonne heure.

Ainsi s'exprima le père de famille. Telle devait être la qualité du promeneur.

— Certainement, Monseigneur, répondit le marin, nous pouvons en prendre à notre aise, nous n'avons à craindre aucun coup de vent ce soir.

A ces paroles, Antonio, dissimulé derrière la voile, esquissa un méchant sourire, et son regard lança un fauve éclair.

— Ne pourrait-on, dit-il, nager jusqu'à la hauteur de Portici, longer les ruines d'Herculanum et revenir par le travers du lac ? On dit la promenade charmante, mais je ne l'ai jamais faite.

— Qu'en dites-vous, Giuseppe ? cemanda celui qu'on appelait Monseigneur.

— La chose est faisable si la Signora ne craint pas la brise toujours fraîche, qui souffle de la haute mer.

— Non, dit-elle. Cependant il n'est pas nécessaire, je crois, d'aller aussi loin.

— Pourquoi cela, mère ? s'écrièrent les enfants en ehœur. Que risquons-nous ?

— Nous ne risquons rien, je le crois, avec le bon Giuseppe.

— Alors ? ...

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, mes enfants.

Nous connaissons le patron et son mousse, mais nous ignorons quelle était cette charmante famille, errant sans crainte à cette heure nocturne, sur la surface du golfe de Sorrento. Cette famille était celle du prince Franz Rakoczy. C'était le prince lui-même, la vaillante et dévouée Marie de Hesse-Rheinsfeld et leurs deux fils, Joseph et Georges.

Par quel hasard se trouvaient-ils à Naples, dans un pays appartenant à l'Autriche et où elle régnait en despote ?

L'ex-dictateur de la Hongrie, obligé d'aller habiter, pour un temps, les pays chauds, à cause de la santé chancelante de la princesse, hésitait sur la résidence à choisir, quand M. le comte d'Argère fut envoyé à Naples, en qualité de consul, par le roi Louis XV, ou plutôt par le duc Philippe d'Orléans, régent du royaume.

Alors qu'il n'était que chevalier, ce gentilhomme, d'abord rival de Franz Rakoczy, puis son ami, avait accompagné le prince dans sa carrière aventureuse et était revenu avec lui à Paris. Cette amitié, qui unissait le gentilhomme français et le prince magyar dans leur jeunesse, ne se démentit pas et les relations continuèrent entre eux, bien que mariés et pères de famille. Le comte d'Argère, alors âgé de trente-huit ans, avait épousé dix ans auparavant, une charmante femme, Mlle de Vougy, parente de Mme de Maintenon. Il en avait eu une admirable petite fille. Mme la princesse Rakoczy et Mme la comtesse d'Argère étaient liées comme le sont deux sœurs, et un projet d'union avait été conspiré entre les deux familles.

M. d'Argère, dont la fortune était modeste, ayant été ainsi que nous l'avons dit, nommé consul à Naples, obtint du comte d'Arnim, vice-roi de Naples pour l'Autriche, et par suite de l'empereur Charles VI, lui-même, l'autorisation pour le prince Rakoczy et sa famille d'habiter en sûreté la ville de Naples.

Telle est la cause qui fait que nous retrouvons sur les rivages de la Méditerranée ceux que nous avons laissés sur les bords du Danube.

La brise ridait à peine la surface du golfe, calme

comme un lac immense dans lequel se reflétaient la face pâle de l'astre de nuits et des milliers de constellations brillantes.

Les nacelles allaient, venaient, se croisaient à peu de distance de la côte, mais selon le désir exprimé par les fils du prince, la *Sirène*, laissant derrière elle les autres embarcations, cingla rapidement vers la côte où gisait l'antique Herculaneum. Cependant la *Sirène* n'était pas seule, une nacelle montée seulement par deux hommes la suivait à quelque distance.

Giuseppe qui, ainsi que nous l'avons dit, était assis à l'arrière, se retournait de temps à autre et paraissait surpris de l'obstination de cette nacelle à demeurer dans les eaux de la *Sirène*.

Après une heure de navigation, le pilote allait rallier la côte de Portici dont on était éloigné de deux milles environ. quand soudain son oreille exercée perçut comme le bruit d'un corps qui glisse dans l'eau. Etonné, il regarde ses passagers, ils sont au complet, il se penche pour voir à l'avant, Antonio avait disparu.

Croyant à un accident, Giuseppe abandonne le gouvernail et se lève vivement, mais à ce moment il s'aperçoit que la barque s'emplissait d'eau. Pour ne pas effrayer ses promeneurs qui, plongés dans une muette contemplation se laissaient aller aux charmes du moment, il court à l'avant sans rien dire et reconnaît avec effroi que la mer entraînait à flots par une ouverture béante faite à la fonçure.

Arracher sa veste, puis la voile, et essayer de fermer ce trou fut pour lui l'affaire d'un instant, mais il était trop tard et d'ailleurs la fonçure toute entière de l'avant, sciée par une main criminelle, cédant sous son poids — ouvrit à l'eau un plus large passage. Il se retournait pour prévenir ses malheureux compagnons, dont les pieds se trouvaient encore à sec grâce au double fond de la barque, quand une voix retentit dans la nuit. Cette voix disait en langue hongroise :

— Franz Rakoczy, tu vas périr d'une mort affreuse avec toute ta famille, et c'est moi qui vous envoie à la mort. Je ne suis pas Antonio Lopezo, le batelier, mais le prince Louis Kamesky et je venge mon frère.

Giuseppe avait deviné les paroles sans les comprendre, mais le prince, sa famille et ses enfants, qui avaient parfaitement compris, jetèrent un cri d'angoisse et se levèrent épouvantés.

— Qu'est-il donc arrivé, Giuseppe, s'écria le prince d'une voix étranglée.

— Il y a que le misérable Antonio a scié la fonçure de la barque qui, dans deux minutes, va disparaître sous les flots.

La princesse et ses enfants poussèrent un gémissement douloureux.

— Est-ce bien possible, dit Franz ? Mais où est-il lui, le misérable ?

— Là-bas, sur cette barque qui s'éloigne à force de ramer et toutes ses voiles dehors.

— Oh ! N'y a-t-il plus d'espoir ?

— Qui sait, Monseigneur, vous savez tous nager ?

— Oui.

— Alors abandonnons la barque qui, en sombrant, nous entraînerait dans l'abîme qu'elle va creuser. Dépêchez-vous, et nagez à l'opposé du vent, c'est là qu'est la côte. — Je vais à la découverte et vous rejoindrai. Vous crierez de temps à autres pour me guider.

Ce disant, le matelot plongea dans la mer qu'il fendit d'un bras vigoureux.

XX

UN DRAME SUR L'EAU. — LES NAUFRAGÉS. — où GIUSEPPE SE DESSINE. — LES COMPLICES. — SERMENT DE VENGEANCE.

Imitant le patron, Franz, sa femme et ses enfants s'élancèrent à la nage dans la direction indiquée, le père soutenant la mère de son bras vigoureux et encourageant ses fils.

Ils nagèrent ainsi pendant un grand quart-d'heure, mais alors Marie épuisée poussa un gémissement.

— Hélas ! ami, je ne puis aller plus loin. Mes forces s'y refusent. Tâchez de vous sauver vous-mêmes, mes enfants, Franz, adieu !

— Marie ! Marie ! du courage ! murmurait Franz en attirant à lui sa bien-aimée.

— Non, Franz, non, laisse-moi. Il est inutile de chercher à m'arracher à ma destinée, je causerais votre mort et cela ne me sauverait pas. Je vais mourir je le sais, je le sens, les fibres qui m'attachaient à la vie sont brisées.

— Marie, je t'en supplie, du courage, sinon je meurs avec toi.

— Mourir ! toi, Franz. Non, cela n'est pas possible. Tandis que moi, ma tâche est achevée. Conserve-toi pour nos fils, mon noble époux... pour eux et pour me venger. O Franz, la première fois que tu me vis ce fut dans les ondes du Rhin, auxquelles tu m'arrachas ; la dernière fois que tu m'auras vue, ce sera dans les flots de la Méditerranée où je vais mourir. Adieu !

(A suivre)

LA

14

BELLE NANETTE

(SUITE)



La maman ne disait toujours rien. Adrienne crut qu'il était temps de faire donner la réserve, c'est pourquoi, passant ses bras au cou de sa tendre mère elle lui dit :

— M. Preuil ne peut venir à nous, n'est-il pas naturel que nous allions à lui ? Pourquoi cacher mon amour ? Léon et toi l'approuvez, papa ne demandera pas mieux. Pourquoi hésiter ?

— Faites donc ! Mes enfants dit enfin la maman vaincue et qui ne demandait qu'à céder.

— Ah ! Petite sœur, petit démon, dit Léon en riant, il te faut un bel amoureux philosophe. C'est, en effet, ce qui te convient. Cet homme grave tempèrera un peu ta vivacité, bridera ta petite tête d'enfant volontaire !

— C'est bon ! Monsieur le clairvoyant pronostiqueur. Vous auriez bon besoin qu'on vous bridât aussi vous-même. Quant à moi, je ne m'en plaindrai jamais, car Antoine n'est pas, comme toi, un garçon taquin, insupportable...

Et l'enfant le prit par la tête l'embrassa sur les deux joues et courut, sans demander permission, grimper la première dans le cabriolet de son ami.

XXV

Vous avez vu, comment après la perpétration de son crime, l'assassin s'était élancé au travers des vignes, en se glissant, comme un serpent, sous les pampres encore touffus, dans l'espoir d'échapper à l'œil du compagnon de celui qu'il venait de frapper et dont il ne croyait pas avoir été aperçu.

Sa course dura quelques minutes; puis, arrivé dans un bouquet d'arbres fruitiers, il se redressa, et explora

attentivement les environs. Il ne vit qu'au loin, sur la route, le groupe formé par le blessé et son ami qui le pansait. Rassuré, il releva sa casquette et, s'armant d'un échalas, grimpa en sifflant, comme un travailleur des champs un sentier abrupte entre les rochers. Parvenu sur le bord d'un chemin vicinal il le traversa et pénétra dans une ancienne carrière abandonnée qu'il connaissait bien, puisqu'il y avait établi son repaire.

Il alla jusqu'au fond, détourna une pierre qui masquait une cavité dans laquelle il pénétra et où il demeura peut-être cinq minutes.

Quand il sortit, il était complètement transformé, sa chevelure longue et noire avait fait place à une tête coiffée à la malcontent, sa barbe noire avait disparu et une grosse moustache rouge couvrait sa lèvre. Une paire de bottes, un pantalon bourgeois, un gilet et un paletot élégants avaient chassé la blouse boueuse, le pantalon de toile et les chaussons de lisière; enfin, un chapeau de feutre abritait son visage et ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes bleues.

Il s'examina avec complaisance dans un fragment de glace qu'il remplaça dans les rochers, ajusta la pierre à l'endroit où elle était primitivement, et la main armée d'une canne qui devait renfermer une épée il quitta la carrière après avoir soigneusement exploré les environs.

Arrivé au dehors il hésita un instant sur la direction qu'il prendrait : celle de Givry, de Saint-Hélène ou de Buxy. Il se décida enfin pour cette dernière, pensant plus facilement dépister les quêteurs s'il y en avait déjà de lancé, et pouvant, au reste, y arriver en peu de temps.

Il s'en alla donc tranquillement, comme un voyageur paisible et honnête, persuadé qu'il était qu'il n'avait été vu de personne, si ce n'est peut-être du compagnon du blessé, mais il était, à ce moment, tellement différent de l'assassin qu'il n'avait rien à craindre.

Il se trompait grandement, car s'il n'avait pas été suivi après la consommation de son forfait, s'il avait pu parvenir, sans être observé, jusqu'à la carrière, il n'en avait pas été de même quand il eut pénétré dans l'intérieur. S'il eut été moins persuadé de la solitude complète d'un lieu où il ne rencontrait jamais personne, il aurait reconnu que la dite carrière était habitée.

Par qui ce logis, habituellement désert, c'est-à-dire fréquenté seulement par les lézards et les insectes, était-il habité ? Nous allons le savoir.

Jean Labry, fils d'un bon vigneron de Montbogre aimait... d'amour Annette Saunier, fille du principal aubergiste de Saint-Désert, et cet amour datait de loin, les jeunes gens ayant, au moment où leur liaison commença, l'un dix-huit ans et l'autre quatorze.

Pour calmer leurs feux Jean fut mis au grand séminaire, car il quittait déjà le petit et Annette envoyée en pension à Chalon.

Cela dura deux ans. Mais lassé de la calotte pour laquelle il n'avait nulle disposition Jean déclara à son père qu'il allait s'engager si on ne renonçait pas à faire de lui un prêtre. Alors, sur les instances de la mère Labry, on laissa revenir à la maison l'enfant unique, qui trouvait que le métier de vigneron avait bien ses charmes, plus de charmes même que le séminaire où élevé — si cela s'appelle élevé — par charité il vivait en esclave.

Quant à la petite Annette, elle avait quitté la pension et était rentrée aussi au domicile paternel.

Les jeunes gens se revirent, se trouvèrent plus aimables encore mutuellement, s'aimèrent davantage, se le dirent, se le prouvèrent, en attendant le consentement du père Saunier, qui ne trouvait pas le jeune Labry assez cédé pour sa fille, et la réservait, du reste, pour son neveu, Ernest Duréault, le propre fils de M. le Maire.

Annette se moquait de son cousin comme de Colin-Tampon, et laissait Jean, en attendant mieux, prendre tous les droits du mari. Ce dont le gail-lard ne faisait pas faute, n'ayant jamais eu de goût, quoiqu'en puisse dire son oncle, le curé de St-Hélène, pour le vœu de chasteté.

C'eût été vraiment dommage de condamner au célibat un beau gars comme Jean Labry, qui avait toutes les aptitudes du bon citoyen : caractère franc, loyal, indépendant, ami de la vérité et de la justice, amoureux de tout ce qui est bon et beau, la famille, la patrie et... la femme.

Donc, ce matin là, le matin du crime, Jean Labry quitta la maison, la pioche sur l'épaule comme pour aller réparer un mur qui s'en allait en ruines, dans une vigne qu'il faisait avec son père à fermage.

Dans le même temps, Annette allait aux provisions, et, comme Petit-Chaperon, ne prenait pas le chemin le plus court pour se rendre chez le boucher et à son jardin, quérir les légumes et les fruits.

La petite Annette et compère le Loup, — Jean Labry ne ressemblait en rien à un loup — et Jean Labry s'étaient rencontrés, non par hasard, il faut l'avouer. Alors, pour causer tout à leur aise, car il est toujours fâcheux d'être dérangé quand on cause, ils étaient entrés dans la carrière. Là, ils s'étaient blottis dans une anfractuosité de roches, où l'on pouvait facilement tenir deux, et que l'on ne pouvait apercevoir, à moins d'être proche.

Les jeunes gens du reste, paraissaient connaître parfaitement leur local, car ils y avaient pénétré sans hésitation.

Il était temps. A peine cachés dans leur retraite, ils entendirent un pas précipité.

Tandis qu'immobile de frayeur, Annette n'osait remuer, persuadée que c'était son père, Jean se hissa silencieusement sur une roche horizontale, du haut de laquelle il pouvait explorer toute la grotte, sans être lui-même en vue.

En apercevant le meurtrier, le jeune homme sen-

tit passer en lui un léger frisson, tant le misérable avait un aspect repoussant. Cependant, comme il était brave, il ne broncha pas et observa attentivement ce qui allait se passer.

Il fut donc témoin de la métamorphose complète, et poussa un profond soupir de soulagement quand il vit partir l'étrange visiteur.

Il descendit alors et trouva sa pauvre amie plus morte que vive. Il l'embrassa, la rassura ; puis, tous deux quittèrent à leur tour la carrière.

Le brave Jean, prenant sa pioche, s'élança dans la direction qu'avait prise l'inconnu et le vit, au loin, gagner à travers les vignes de la route de Buxy.

Désireux de plus en plus d'éclaircir ce mystère il allait retourner à la carrière quand il vit des campagnards armés de fusils, causer avec Annette, qui descendait rapidement au pays. Il lui sembla malgré l'éloignement, que celle-ci lui faisait signe d'accourir, ce qu'il eut bientôt fait, en dévallant comme un chevreuil dans le sentier pierreux,

Il se trouva bientôt en face de plusieurs vigneron de Saint-Désert desquels il apprit le crime qui venait d'être tenté sur la personne de Georges Blondeau, qu'il connaissait on ne peut mieux, puisque son père et lui travaillaient à moitié la vigne de raisins blancs que M. Blondeau possédait sur Monthogre.

— Quel est le signalement du meurtrier.

— Nous ne savons encore, dirent-ils, la chose étant secrète, l'enquête non terminée.

— Et qui fait l'enquête ?

— M. le Maire, son secrétaire, le garde champêtre, le docteur Legrand et un jeune homme, ami de M. Georges avec lequel il était quand la tentative eut lieu.

— Quel est ce jeune homme ? Est-il du pays ?

— Non, il habite Buxy.

— C'est le fils Preuil, sans doute, dit Jean.

— Justement. C'est le nom qui a été prononcé.

— Bon, il faut que je parle à M. Preuil, immédiatement.

— Savez-vous donc quelque chose ?

— Peut-être.

Ce disant, Jean Labry descendit au pas de course le pays, mais il dut s'arrêter plusieurs fois pour écouter les commentaires, de sorte que quand il arriva à la maison Blondeau, il vit le jeune homme qui, dans son cabriolet, prenait au grand trot le chemin de Givry.

Jean Labry eut bientôt pris une résolution, il repartit au pas de course dans la direction de la Mairie et trouva M. Duréault un pied sur le marche-pied de sa voiture, et donnant ses dernières instructions à son secrétaire, à M. Renaud, adjoint, et au garde champêtre.

Il s'approcha et demanda à lui parler pour affaire urgente, et comme le magistrat l'adressait à son adjoint, croyant qu'il s'agissait d'une question particulière, le jeune homme se penchant vers lui, glissa quelques mots dans son oreille.

L'empressement du Maire remplaça immédiatement la réserve dont il avait fait preuve et il entra avec Jean dans son cabinet en recommandant au garde champêtre de partir sans retard.

— Pardon, M. le Maire, dit le jeune homme où va le père Laurent ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que nous pourrions agir de concert.

— Peut-être. Attendez moi Laurent.

Quand ils furent seuls, le jeune vigneron raconta la métamorphose dont il avait été témoin.

A chaque détail, M. Duréault poussait des exclamations qui témoignaient à la fois de sa satisfaction et de son étonnement, car les prévisions d'Antoine Preuil se confirmaient avec une vérité parfaite,

Le Maire réfléchit un peu et dit :

— Que faisiez-vous vous-même dans la carrière ?

Le jeune homme releva fièrement sa belle tête de travailleur et répondit :

— Dois-je vous le dire ?

— Non, mon garçon non. Vous êtes un brave jeune homme. Vous allez m'aider à mettre la main sur ce bandit. Vous êtes intelligent, fort et droit. Vous réussirez.

— Je vous le promets, M. le Maire.

— Comment vous nomme-t-on ?

— Jean Labry de Montbogue. Répondit-il, en baisant la tête.

— L'amoureux d'Annette ! exclama M. Duréault en le regardant bien en face !

— Nous nous aimons toujours...

— Toujours... Alors vous étiez ensemble à la carrière ? Vous ne répondez pas. C'est donc vrai. Eh bien ! On vous mariera.

— Oh ! si vous pouviez, M. le Maire.

— Je ne suis pas M. le Maire. Je suis ton oncle et je réponds de l'affaire, d'autant mieux qu'Ernest est trop jeune et que je veux qu'il fasse son droit.

— Merci ! Monsieur... mon oncle, puis-je le dire à Annette. — Oui, cours et reviens vite.

Jean Labry ne fit qu'un saut à l'auberge du père Saunier où il entra comme une bombe, aperçut sa jolie promise, courut à elle, et devant la maman Saunier, qui ne l'avait jamais vu d'un mauvais œil, lui annonça la promesse de son oncle Duréault.

La jeune fille fut si heureuse qu'elle sauta au cou de son ami et l'embrassa sans se soucier des personnes présentes à l'auberge.

Cinq minutes après il était de retour auprès du magistrat qu'il trouva causant avec le garde.

— Voici votre compagnon papa Laurent. Dit-il au vieux militaire. Ecoutez-le, il y a chez lui l'étoffe d'un homme. Agissez de concert, sans rien négliger. Tiens Jean, mon ami, voici deux cents francs ; tu en auras besoin. Prends cette bonne canne et ce petit pistolet de poche. On ne sait pas ce qui peut arriver avec un vaurien de l'espèce de celui que vous pour-

suivez. Comme l'assassin a près d'une heure d'avance sur vous et qu'il est nécessaire que vous le rejoigniez, j'ai fait préparer le char qui vous conduira jusqu'au quatrième kilomètre. Là Jean qui a de bonnes jambes descendra et rejoindra bien celui que nous poursuivons. Quant au garde il s'en ira d'un pas moins rapide. seulement vous prendrez rendez-vous afin de vous retrouver à Buxy. Jean, écris-moi à Chalon, Hôtel du Parc.

Cela dit, M. le Maire serra la main de son futur neveu et s'élança dans son cabriolet qui partit au grand trot dans la direction de Chalon.

Cinq minutes après le char à banc emportait le garde et Jean Labry, lequel avait envoyé un ami prévenir son père qu'il s'absentait pour quelques jours. Certes, il avait l'air d'un bourgeois, vêtu qu'il était d'un costume d'Ernest Duréault que le père avait exigé qu'il endossât.

Au quatrième kilomètre ils descendirent. La voiture retourna à Saint-Désert et nos compagnons se séparèrent en se donnant rendez-vous à l'auberge de la mère Maréchal, sur la place du marché.

Jean Labry, laissant donc en arrière le vieux militaire allongea le pas de telle façon, qu'après une demi-heure de marche il aperçut à quelque distance devant lui un voyageur qu'il reconnut parfaitement. Il dompta l'émotion bien naturelle qui l'étreignit à ce moment et continua sa route, d'un pas un peu moins rapide et de l'air le plus innocent du monde.

Le meurtrier, car c'était lui, en effet, entendant un pas derrière ses talons, se retourna vivement et considéra longuement le voyageur. Il faut croire que son air candide et sa figure imberbe prévinrent en sa faveur le soupçonneux italien car il reprit sa marche sans s'occuper autrement de son compagnon qui s'arrêta aux premières maisons du bourg pour boire un petit verre et allumer un cigare qu'il tira d'un élégant étui. Puis chassant avec son mouchoir la poussière qui couvrait ses bottes et son pantalon, il suivit d'un air nonchalant Jean Brigoni qu'il vit entrer chez un fripier.

Devinant alors qu'il allait encore une fois faire *peau neuve*, Labry prit ses jambes à son cou et arriva à la gendarmerie où se trouvait heureusement en aréal des logis, chef de la brigade du lieu.

Lui présentant une lettre du maire de St-Désert, qui l'accréditait auprès des agents de la force publique, il lui dit en peu de mots ce dont il s'agissait, se réservant de plus longues explications, alors qu'ils auraient le temps de causer.

Se transformer en pékin inoffensif fut pour le bon gendarme l'affaire d'un instant ; puis, armé d'une canne légère, il prit le bras du jeune homme, et tous deux se dirigèrent vers la demeure du fripier.

L'oiseau était déniché.

Comme Jean Labry paraissait désappointé, son compagnon caressant sa moustache, s'adressa au fripier :

— Il est venu un homme acheter quelque défroque ?

— Oui, chef.

— Quel vêtement a-t-il choisi ?

— Un costume noir, des pieds à la tête. Il dit être un prêtre romain, envoyé secret du pape auprès de l'évêque de Chalon, Mâcon, Autun, et obligé à des déguisements pour dépister la police de Louis-Philippe. Il m'a montré, du reste, un passeport italien et un passeport français parfaitement en règle.

— Le coquin, grommela le militaire, il n'est pas fait d'hier. Ce ne doit pas être ses premières armes.

— Je lui ai conseillé d'aller loger au *Cheval blanc*, afin que vous l'ayez sous la main, car je n'ai pas cru un mot de son histoire.

— Parfait ! Bon compte sera rendu de vous à qui de droit. Maintenant, à nous deux, monsieur.

— Jean Labry.

— M. Jean Labry, vous êtes jeune, intelligent, et savez, sans doute, quelques mots de latin.

— Parbleu ! je devais être prêtre.

— Comme ça se trouve ! Nous avons affaire à un prêtre romain ; vous allez vous transformer en séminariste français. Avez-vous ce qui est nécessaire, maître Laforêt ?

— Oui, chef.

— Préparez tout pour ce jeune homme qui va venir s'habiller ici, dans un instant. C'est l'Etat qui paye, entendez-vous.

— Très-bien. Ce sera prêt.

Alors les nouveaux amis se rendirent chez la mère Maréchal, où les attendait depuis longtemps le père Laurent, le garde-champêtre.

Tous trois s'attablèrent dans un coin, devant une vieille bouteille, pendant qu'on préparait le dîner des deux campagnards qui avaient même oublié de déjeuner et voulaient réparer leur omission. Le maréchal-des-logis, aussitôt entré, avait écrit deux mots sur une feuille de son carnet, et les avait envoyés par un petit garçon au maître de l'hôtel du Cheval-Blanc.

Un instant après entra le père Lamy, le propriétaire dudit hôtel.

— Quoi de nouveau ? demanda le militaire à voix basse ?

— Trois voyageurs : deux commis-négociants, de Chalon et un prêtre italien.

— Qui se nomme ?

— Andréa Galloni.

— Bon. Surveillez attentivement. S'il sort, faites-le suivre. Vous avez toujours Francis pour garçon ?

— Oui.

— Donnez-lui des ordres en conséquence ; mais il ne faut pas qu'il se doute de rien.

— Soyez tranquille.

Quand ils furent seuls, le père Laurent communiqua le rapport qu'il allait remettre au juge de paix, et Jean Labry raconta à son tour ce qu'il savait. Ils convinrent alors de leurs faits et gestes, et le maréchal-des-logis dit à Labry :

— Vous allez, aussitôt que vous serez restauré,

vous déguiser comme il est dit, puis vous irez vous installer à l'hôtel du Cheval-Blanc. Pour tout passeport, vous remettrez ceci au père Lamy. Et il donna au jeune homme une carte sur laquelle il écrivit ces mots : « Obéissez au porteur. »

Alors le bon gendarme, tout heureux du bon tour qu'il allait jouer au coquin, se frotta les mains en riant d'un gros rire.

Comme ils allaient se quitter, un exprès, qui cherchait son chef, les aborda et remit un pli au maréchal-des-logis. Il venait d'être apporté par un gendarme de la brigade de Chalon-sur-Saône, arrivé à franc-étrier.

Le N° 14 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 4 juin.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au CONTEUR GAULOIS, doivent envoyer le montant de cet abonnement, au gérant du journal, 6, quai de la Guillotière.



LECTEURS DU CONTEUR GAULOIS

L'éditeur du CONTEUR GAULOIS non-seulement n'a rien négligé pour rendre cette publication particulièrement intéressante et en assurer le succès, mais il a encore pensé à satisfaire aux désirs de ceux qui collectionnent les feuillets.

Dans ce but, il sera publié tous les six mois, une RICHE COUVERTURE ILLUSTRÉE SUR BEAU PAPIER de couleur.

Cette couverture sera remise gratuitement aux acheteurs au numéro, ainsi qu'aux abonnés.

La reproduction des romans : La Taverne de la Tête d'Or, le Baiser de Judas et la Belle Nanette, est formellement réservée !

S'adresser à l'administration du Conteur Gaulois.

En Vente dans les Kiosques et chez les Marchands de Journaux

LE FRANC-PARLEUR

Journal Hebdomadaire Républicain

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6